

A Perfect World

Number 168, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [*A Perfect World*]. *Séquences*, (168), 39–40.

et résolument «en avant de son temps». Les Maoris expriment leur sexualité ouvertement (y compris leur homosexualité) et vivent en harmonie avec la nature de l'île; nature qui se rit d'ailleurs des efforts insensés des colons pour la mater. Une belle métaphore pour l'héroïne, qui nous apparaît aussi mystérieuse et indomptable que la sauvage verdure de la Nouvelle-Zélande. Et justement, le mari d'Ada ne pourra dominer ni son épouse, ni sa terre. D'ailleurs, Campion fait de lui un impuissant. C'est l'employé de Stewart, George Baines, qui saura répondre aux attentes d'Ada, et reconnaître en elle une égale. En adoptant le style de vie des Maoris, cet Européen s'est défait de sa carapace d'homme insensible. Des deux hommes, il est le seul à écouter, savourer et être bouleversé par la musique d'Ada.

Dans ce trio amoureux, on devine parfois le fantôme du célèbre *Amant de Lady Chatterley*. Le roman de D.H. Lawrence s'attardait lui aussi à montrer la lutte des classes, faisait l'apologie de l'irrépressible énergie des pulsions sexuelles et de la sensualité, et opposait un mari impotent à une épouse en quête de dépassement. À l'encontre de l'érotisme forcément masculin de Lawrence, Campion propose cependant un érotisme affranchi des règles habituelles de la séduction. Un érotisme plus (typiquement) féminin parce que basé sur l'anticipation et la lente montée du désir. Le plaisir ne vient d'ailleurs pas de l'accomplissement mais se situe dans l'attente. En un mot, Campion est de celles qui croient au *foreplay*. Rien que pour cela, il faudrait chérir *The Piano*.

Johanne Larue

THE PIANO — Réal.: Jane Campion — Scén.: Jane Campion — Phot.: Stuart Dryburgh — Mont.: Veronika Jenet — Mus.: Michael Nyman — Son: Lee Smith — Déc.: Andrew McAlpine — Cost.: Janet Patterson — Int.: Holly Hunter (Ada McGrath), Harvey Keitel (George Baines), Sam Neil (Stewart), Ana Paquin (Fiona McGrath), Kerry Walker (Aunt Morag), Genevieve Lemon (Nessie) — Prod.: Jan Chapman — Australie — 1993 — 120 minutes — Dist.: C/FP

Mrs. Doubtfire

En voyant *Mrs. Doubtfire* on ne peut s'empêcher de penser à *Tootsie*. Dans les deux films, le travestisme des personnages

ne se fait pas par choix, mais bien par nécessité. Robin Williams, dans *Mrs. Doubtfire*, doit se résoudre à ce subterfuge pour défier un ordre de la Cour qui, à la suite d'une séparation, ne lui permet pas de voir ses enfants aussi souvent qu'il le voudrait. En devenant leur «gouvernante», Williams devient aussi un meilleur homme.

La divergence entre *Tootsie* et *Mrs. Doubtfire* surgit de façon criante quand on s'éloigne de leur base commune, la comédie, pour chercher un propos plus sérieux. Si *Tootsie* reflétait vraiment une des préoccupations sociales du début des années 80, à savoir le rôle de la femme dans une société où l'homme imposait encore généralement sa loi, *Mrs. Doubtfire* ne s'élève jamais au-delà d'une anecdote sirupeuse et moralisatrice sur les conséquences néfastes qu'entraîne l'éclatement d'une famille.

Ne nous leurrions pas: ce film, produit par Robin Williams et son épouse, Marsha Garces Williams, n'a été fait que pour mettre en valeur sa vedette principale. Tous les prétextes sont bons pour arrêter le rythme de l'histoire — déjà plutôt mince! — et permettre à Robin Williams de se lancer dans des imitations de toutes sortes, bref, de transformer le film en *one man show*. Les autres comédiens n'ont aucune consistance et semblent n'être que des faire-valoir. Aucun d'entre eux ne peut imposer son personnage, même pas Sally

Robin Williams



Field qui joue le rôle de l'épouse. Son personnage fait d'elle une décoratrice d'intérieur en apparence respectée dans son milieu pour son intelligence et son goût. Mais sitôt en présence de Mrs. Doubtfire, elle perd toute contenance et se laisse mener par le bout du nez. On ne peut trouver plus naïve! Elle a l'air perdue dans cette histoire.

Tout y est d'ailleurs télégraphié d'avance. On comprend vite que les

enfants deviendront les complices de leur père, qu'il trouvera un emploi stable à la télévision et que les parents, sans se rafistoler complètement, oublieront leurs différends. On évite tout de même — mais de peu — le *happy end* qui rendrait alors ce film totalement imbuvable.

Mal filmé — que de champs et de contrechamps inutiles! —, mal monté, ce film, réalisé par Chris Columbus (*Home Alone*, *Home Alone 2: Lost in New York*), ne vaut la peine qu'à condition d'apprécier les facéties de Williams. Cet acteur, qui a déjà prouvé sa finesse de jeu dans d'autres films, et surtout dans *Dead Poets Society*, ne met en valeur ici que son côté clownesque et... sa logorrhée. Certains gags, surtout visuels et, hélas, trop rares, font rire et sauvent un peu le film. Mais on ne peut que déplorer certains clichés caricaturaux comme le couple d'un coiffeur et d'un maquilleur homosexuels qui semble tout droit sortis de *La Cage aux folles*. En 1993, on aurait espéré mieux.

Martin Delisle

MRS. DOUBTFIRE — Réal.: Chris Columbus — Scén.: Chris Columbus, Randi Mayem Singer, Leslie Dixon, d'après *Alias Madame Doubtfire* d'Anne Rice — Phot.: Donald McAlpine — Mont.: Raja Gosnell — Mus.: Howard Shore — Son: Nelson Stoll — Déc.: Angelo Graham — Cost.: Marit Allen — Int.: Robin Williams (Daniel Hillard/Mrs Doubtfire), Sally Field (Miranda Hillard), Pierce Brosnan (Stu), Harvey Fierstein (Frank), Robert Prosky (Mr. Lundy), Polly Holliday, Mara Wilson (Natalie Hillard), Martin Mull (Justin Gregory) — Prod.: Marsha Garces Williams, Robin Williams, Mark Radcliffe — États-Unis — 1993 — 125 minutes — Dist.: 20th Century Fox.

A Perfect World

Les Oscars d'*Unforgiven* ont fait de Clint Eastwood un auteur attendu et recherché (il devrait présider le jury du prochain Festival de Cannes), en plus de renouveler son personnage de dur à cuire maintenant vieillissant. On attendait donc avec impatience son dernier film, *A Perfect World*, pour lequel il allait s'adjoindre la collaboration d'un autre acteur-réalisateur oscarisé, Kevin Costner, dans le rôle d'un criminel évadé de prison qui enlève un enfant pour s'en servir comme otage. Pareil contre-emploi n'est pas sans rappeler le casting de Henry Fonda dans le rôle d'un tueur dans *Il était une fois dans l'Ouest*. Un peu comme

Fonda, Costner a toujours projeté une certaine image de droiture, d'intégrité et d'honnêteté, bref, la bonne conscience de l'Amérique (Cf. **Dances with Wolves**, **Field of Dreams**, **JFK**). Mais alors que le personnage de Fonda n'hésitait pas à tuer un enfant, celui de Costner développe progressivement avec son jeune otage une relation père-fils, relation à laquelle



Kevin Costner et
T.J. Lowther

Eastwood accorde toute son attention, allant même jusqu'à reléguer son personnage de flic au second plan. Là-dessus, **A Perfect World** a plus en commun avec **Honkytonk Man** qu'avec tout autre film de son réalisateur.

En prenant la défense de l'enfant contre un confrère d'évasion (présenté comme un dangereux psychopathe), en lui consentant des libertés que sa mère, Témoin de Jéhovah, lui refuserait (manipuler une arme à feu, conduire une voiture, se déguiser pour l'Halloween), Butch Haynes devient ce père que le petit Phillip n'a jamais connu. Mais cet aspect fait ressortir, à mon avis, un des problèmes du film: le climat de confiance entre Butch et l'enfant s'établit trop rapidement. Ainsi, à peine l'enfant est-il dans la voiture, que Butch lui prête déjà son arme pour surveiller le deuxième forçat, comme si Eastwood craignait des longueurs inutiles en se débarrassant rapidement du deuxième évadé, et en établissant, de fait, la relation Butch-Phillip. Il aurait été préférable de laisser plus de temps pour que la communication et la confiance s'établissent. Quant au méchant joué par Costner, il apparaît en réalité trop gentil, trop bon. Et lorsqu'il menace de tuer un père de famille qui bat son enfant, le changement d'attitude est tel que le film perd beaucoup en crédibilité, et ce, même si on comprend que ses agissements sont motivés par une enfance difficile.

Autre point d'insatisfaction, la finale

qui traîne en longueur et apparaît prévisible. Prévisible parce qu'on sait très bien que l'agent du FBI (dépeint de façon négative par Eastwood-réalisateur) va abattre, soit Butch, soit l'enfant (d'ailleurs déguisé en fantôme). Le coup de feu final devrait surprendre et non confirmer notre appréhension. Tout cela est bien dommage car la séquence possède les éléments d'une grande finale: dans la mise en place géographique de l'action (dans un vaste champ, le héros blessé et son otage terrés sous un arbre et entourés des forces policières) et par un plan final remarquable qui vient boucler un plan d'ouverture (non moins génial) dans lequel un oiseau fait place à un hélicoptère. Mais il y a surtout, dans cette finale inégale d'un film inégal, des relents d'une innocence perdue: celle de l'Amérique à la veille d'un certain assassinat. Il faut dire que l'action se déroule en novembre 1963, au Texas, et qu'on fait référence à une visite prochaine du président Kennedy à Dallas.

Si **A Perfect World** déçoit, c'est parce qu'il suit **Unforgiven**. On aurait certes aimé une réalisation plus inventive sur le plan visuel (on pense à **Thelma & Louise**), mais Eastwood et Jack N. Green, son collaborateur régulier à la direction photo, n'ont jamais été reconnus pour leurs envolées stylistiques. Il s'agit, somme toute, du travail adéquat d'un réalisateur qui excelle dans les scènes d'action, la direction d'acteurs et les dialogues savoureux, souvent ponctués de *one-liners*, un réalisateur plus intéressant lorsqu'il se montre cynique que lorsqu'il se veut sentimental. Kevin Costner est cependant excellent.

Eric Beauchemin

A PERFECT WORLD (Un Monde idéal) — Réal. : Clint Eastwood — Scén. : John Lee Hancock — Phot. : Jack N. Green — Mont. : Joel Cox — Mus. : Lennie Niehaus — Déc. : Henry Bumstead — Int. : Clint Eastwood (chef de police Red Garnett), Kevin Costner (Butch Haynes), T.J. Lowther (Phillip), Laura Dern (Sally Gerber) — Prod. : Mark Johnson, David Valdes — États-Unis — 1993 — 138 minutes — Dist. : Warner Bros.

À cause d'elle

C'est à cause d'elle qu'Antoine a connu son premier émoi amoureux. En 1963, il avait presque 15 ans. Dès qu'il la vit, elle lui plut. Le calcul des probabilités s'attendait à le voir recalé lors de la reprise

de son certificat d'études primaires. Il n'avait d'intérêt que pour une guitare électrique à confectionner. Il se voyait déjà à la tête d'un groupe de musique yéyé aux allures futuristes. Tout le reste n'était qu'ennui et perte de temps. Les filles? Des gonzesses si compliquées qu'elles ne méritaient pas l'ombre d'un regard.

C'est à cause d'elle qu'Antoine a vu ses préjugés fondre comme neige au printemps. Alors qu'il ne savait même pas le nom de l'élue de son cœur, c'est avec les mains moites et le cœur battant qu'il la suivit en pleine rue pour aboutir à la bibliothèque municipale. Comble d'ironie: lui qui lisait si peu se découvrait au milieu d'un temple dédié aux fervents de la lecture. Le premier émoi amoureux peut venir d'un coucher de soleil qui pose sa main chaleureuse sur l'épaule d'une lune en manque d'affection. Il peut poindre d'une lecture dont les lignes sensuelles peuvent donner naissance à de nouvelles vibrations. Il peut aussi vous tomber dessus comme un cadeau empoisonné. Serait-ce le sort réservé à Antoine? N'anticipons pas.

C'est à cause d'elle qu'une automobile a cassé la jambe d'Antoine. Elle viendra le voir à l'hôpital pour lui demander pardon. Une automobile, en voulant éviter cette dernière, a frappé Antoine. C'est sa version à elle. Cette visite inespérée sera l'occasion d'apprendre son nom: Olivia. Elle lui apprendra beaucoup d'autres choses fort utiles en français et en maths. Elle arrivera même à lui faire aimer la lecture. Notre Antoine se mettra à dévorer les œuvres de Balzac, de Prosper Mérimée et de Stendhal. Il sentit même monter en lui une vocation d'écrivain. Et, chaque jour, avec une assiduité comparable à celle de la lune au chevet de la nuit, Olivia lui fera découvrir les délices de la dictée, du calcul mental et des conjugaisons. Toutes ces choses devenaient passionnantes parce qu'elles cognaient à la porte d'un amour naissant. Mais Antoine se découvrait partagé entre la joie et la peur. Et si toutes ces assiduités allaient s'arrêter avec la fin de sa convalescence? Non. Cela continuera jusqu'à l'obtention du fameux certificat.

C'est à cause d'elle qu'Antoine, enhardi par tant de gentillesse et d'attentions, ira jusqu'à risquer la grande demande. C'est par l'intermédiaire d'une missive enflammée qu'il lui déclarera son amour et son désir ardent de fonder un foyer illico presto. Chaque mot prenait